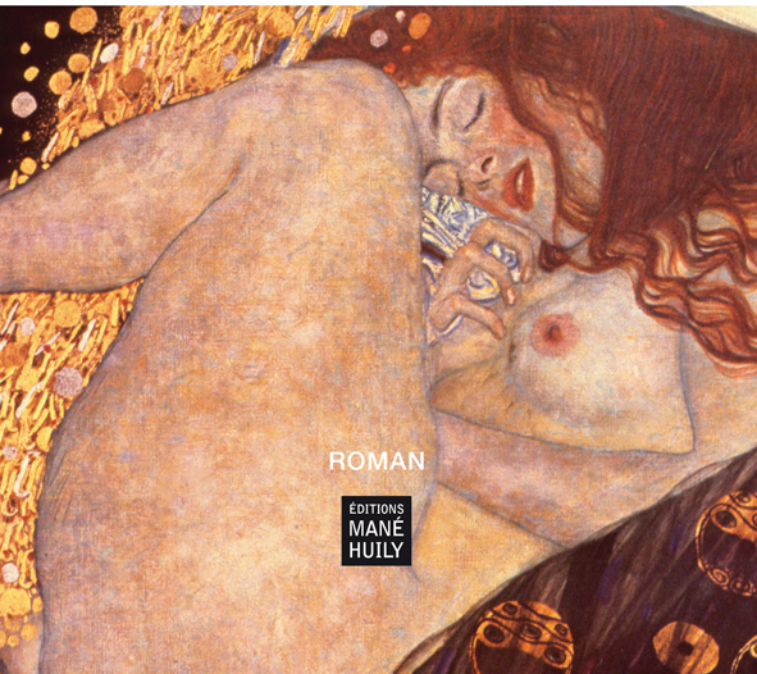


Philippe Guichoux

Solo



ROMAN

ÉDITIONS
MANÉ
HUILY

Solo

C'est notre première tétée.

Pendant que tu t'accroches à moi avec ta bouche minuscule, je te regarde, je te caresse, je te respire et je te parle gravement – déjà! – parce que je me suis promise de te le dire tout de suite.

Je suis solo.

Ton papa, ce n'est pas un papa, c'est un donneur.

« Le parcours de PMA de Sonia prend parfois une allure d'épopée comme c'est souvent le cas. »

Professeur René Frydman

Après *Le maître des vipères*, son premier roman, Philippe Guichoux poursuit avec *Solo* son exploration de l'intime, celui d'une femme qui lutte pour embrasser sa vie.

Éditions Mané Huily
www.editionsmanehuily.com

17 €
ISBN 979-10-96468-80-5



9 791096 468805

Solo

DU MÊME AUTEUR
aux éditions Mané Huily

LE MAÎTRE DES VIPÈRES, 2021

Philippe Guichoux

Solo

Roman

Éditions Mané Huily

© Éditions Mané Huily, 2023.

*La nuit n'est jamais complète.
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin une fenêtre ouverte
Une fenêtre éclairée
Il y a toujours un rêve qui veille
Désir à combler faim à satisfaire
Un cœur généreux
Une main tendue une main ouverte
Des yeux attentifs
Une vie la vie à se partager.*

Paul Éluard

Jeanne

Jeanne

Jeanne

Jeanne, Jeanne, Jeanne

Jeanne

Tu es là,

enfin !

Vingt-sept heures à t'attendre. Je n'en peux plus. Je suis épuisée. Je me reconnais à peine dans le miroir. Les cernes, les mèches collées par la sueur, le masque de souffrance. Je me ferais presque peur toute seule. J'ai tenu et j'ai demandé grâce. Elle me l'a faite, la piqûre entre les vertèbres. Pas du tout agréable. J'ai voulu la dose minimale pour ressentir pleinement l'instant, le vivre avec toi. Il me l'a donné, ce petit coup de ciseaux pour te libérer un peu plus d'espace. Tu t'y es engouffrée comme une impatiente. J'aurais voulu ne jamais subir une épisiotomie mais maintenant, c'est sans importance. J'avais rêvé d'un autre scénario mais la vie ne s'écrit pas comme on écrit un film. Le réel a toujours raison.

Finalement, notre réel est magnifique. On t'a posée sur moi. Toute poisseuse et fripée, tellement belle. Fille ou garçon, je ne voulais pas le savoir. J'attendais que tu te montres pour que tu puisses m'offrir ton premier cadeau, celui de te nommer pour la première fois par le prénom que je t'ai choisi.

Jeanne, fille de Sonia Deslandes.

Depuis, je dis encore et encore ton prénom, des dizaines de fois, comme pour t'apprendre, pour que je t'apprivoise, pour que tu m'apprivoises. Jeanne, Jeanne, Jeanne. Je m'enivre de sa musique. Je l'aime. Je t'aime.

C'est notre première tétée. Pendant que tu t'accroches à moi avec ta bouche minuscule, je te regarde, je te caresse, je te respire et je te parle gravement - déjà!- parce que je me suis promise de te le dire tout de suite.

Je suis solo.

Ton papa, ce n'est pas un papa, c'est un donneur. C'est Monsieur Bonheur. Quand on en parlera toutes les deux, on l'appellera comme ça parce que sans lui, tu ne serais pas née. Je ne connais pas son nom. Je ne l'ai jamais rencontré. Je sais seulement qu'il est Danois. J'ai reçu ses gamètes par PMA¹.

Je sais aussi qu'il me ressemble. Il a été choisi pour cela, pour que tu me ressembles vraiment. Déjà, je vois que c'est réussi. Comme tu es belle! Tu es ma fille, une fille avec une maman et c'est tout, mais pourtant une fille à part entière, à laquelle il ne manque rien.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que ce n'est pas normal ou pas naturel ou pas moral ou pas je ne sais quoi. Je suis

1 - Procréation médicalement assistée

bien placée pour savoir que les histoires d'enfants sont presque aussi diverses que les enfants eux-mêmes.

Chaque année scolaire, je le vois dans ma classe à Cévilly. Même dans ce petit bout de campagne si conformiste, aucune histoire d'enfant ne ressemble à une autre. Beaucoup ont des parents qui vivent ensemble, mais parfois leur frère ou leur sœur n'a pas le même papa ou la même maman; parfois la mère est seule parce qu'il est parti ou ils sont partis, les uns après les autres; parfois c'est le père qui est seul avec son enfant, mais c'est plus rare; j'ai connu un petit garçon qui vivait seul avec son père, il était l'enfant unique de ses deux parents mais il avait sept demi-frères et demi-sœurs, soit par son père, soit par sa mère; parfois le parent est seul parce que l'autre est mort, cela peut arriver à un enfant même quand il est petit; parfois encore, il y a deux mamans, plus rarement deux papas; parfois aussi, l'homme qui a donné ses gamètes n'est pas celui que l'on croit, mais peu de gens connaissent ce secret et pour l'enfant, son vrai papa c'est celui qui vit avec lui et qui l'aime.

Jeanne, je ne peux pas te raconter toutes les histoires d'enfants, il y en a tellement! Alors, si un jour on te dit que ce n'est pas normal de ne pas avoir de papa, tu leur parleras de Monsieur Bonheur, parce que c'est celle-là notre histoire. Elle est notre réalité à toi et moi, tout simplement.

Je dis *tout simplement*, mais c'est une façon de parler. Ça n'a pas été simple du tout. Il a fallu que j'aille jusqu'à Bruxelles pour que mon ovule soit fécondé par un de ses spermatozoïdes parce qu'en 2018, en France, une solo comme moi n'avait pas droit à la PMA.

Ça a été un parcours difficile, plein d'aventures et d'embûches. J'ai parfois bien pataugé dans le découragement et les larmes. En y pensant, elles me montent encore aux yeux. Mais je te regarde et, de ta présence, je n'en reviens pas encore tout à fait. Tu es là, je peux te toucher et je sais que j'ai eu raison de faire ce que j'ai fait. Je voulais que tu vives.

Il m'a fallu résister à des pressions morales, venant parfois de personnes que je croyais proches de moi, parce que désirer un enfant alors qu'on est *célibataire endurcie* – endurcie à quoi? Je me le demande – c'est *empiler les casseroles à l'envers*. L'expression m'avait fait sourire jaune. Encore une fois, la femme était renvoyée à un rôle de nourricière, de ménagère artiste des casseroles. Artiste académique s'entend! *Quelle réputation vas-tu avoir, ma pauvre?* Artiste maudite. Faire un enfant toute seule, ce n'est pas conforme à l'équilibre naturel.

Un enfant, c'est une maman et un papa. Une évidence biologiquement aussi imparable ne se discute pas.

La voilà d'ailleurs transformée en slogan politique par ceux qui entendent régenter ce qui doit être ou ne pas être. N'ont-ils jamais entendu dire que *l'amour est enfant de Bohème* et qu'*il n'a jamais, jamais connu de lois*? Jamais, jamais. Il faut le répéter combien de fois pour le faire comprendre? Trois fois? Jamais, jamais, jamais. Dix fois? Mille fois? Une seule fois ne suffit pas? Ja-mais! Alors qu'on ne vienne pas me juger parce que je l'ai fait par amour pour toi, Jeanne. Être père ou mère n'est pas qu'une affaire de biologie.

Oui, je suis solo. Et alors? Ce serait ça mon problème? J'aurais désiré un enfant pour satisfaire d'abord mon égo? Parle-toi franchement, Sonia Deslandes. Ne te mens pas! Ce bébé, est-il né pour me prouver que j'étais capable de le faire malgré lui qui est parti – et je n'ai toujours pas compris pourquoi – malgré moi qui n'ai pas su le garder? Serais-tu alors l'enfant-objet de ma réparation intime?

Jeanne, là, en ce moment, je suis à deux doigts de la déprime, tu t'en rends compte? Laisse-moi te regarder, te caresser. Comme tu es belle! Donne-moi la force de remonter la pente pour ne pas glisser encore une fois dans les cloaques visqueux du désespoir. Je m'y suis déjà tellement vautrée! J'en suis sortie.

Crois-moi, la vie est merveilleuse. J'ai choisi que tu naisses pour que tu la découvres malgré toutes ses chausse-trapes! Mais tu n'es pas ma chose, ni mon outil, ni ma béquille, tu ne m'appartiens pas, tu es toi, tu es à toi. Tu ne me ré pares pas. On ne répare pas les espoirs déçus et le passé, c'est le passé. Toi, tu me construis, tu me projettes dans l'avenir.

Avant toi, je n'y étais pas. Maintenant, je suis ta maman et ça change tout pour moi.

Continue de t'émerveiller, Jeanne. Profite! Je t'offre ce que je suis.

Je suis une femme libre et j'ai baroudé, curieuse de tout, amoureuse du vent qui porte et qui dépose aux portes des rencontres. À vingt-quatre ans, j'avais envie de voir le monde, partir à l'aventure, me construire un réseau de relations que j'imaginai toutes plus extraordinaires les unes que les autres. Je laissais au hasard le soin de me les présenter.

C'était il y a treize ans, à Dakar. Nous étions six, recrutés par l'Agence pour l'enseignement français à l'étranger. Quatre filles et deux garçons avec en poche notre tout nouveau diplôme de prof des écoles. Noémie, Gwenaëlle, Corentin, Samira, Dimitri que tout le monde appelait Dim et moi, Sonia.

Samira, tu la rencontreras bientôt, peut-être aujourd'hui, elle m'a dit qu'elle passera à la maternité dès la fin de la classe. Tu la verras souvent. C'est ma meilleure amie. Avant de monter dans l'avion à Roissy - Charles-de-Gaulle destination le Sénégal, je ne la connaissais pas. Nous avons dû nous croiser le jour de la sélection mais je ne m'en souviens pas. Le vol a duré près de six heures. Nous avons eu le temps de bavarder. À l'arrivée à l'aéroport Léopold-Sédar-Senghor, avec les autres du groupe, nous étions devenus des

potes sans véritablement nous connaître encore, poussés par un instinct animal de protection, une solidarité à construire urgemment, au cas où, parce que nous étions dorénavant des expatriés.

Samira avait immédiatement adopté le jargon. Si j'avais déjà été *expat*? Je lui ai répondu *non, enfin oui, un peu, mais pas comme salariée*. Je suis venue pour la première fois en Afrique à dix-huit ans, au Burkina Faso, pendant l'été et cinq ans plus tard, j'ai fait mon dernier stage de formation d'enseignante dans une école au Cameroun pendant trois semaines.

Au Burkina, avec la générosité de mes dix-huit ans, j'avais participé bénévolement à la construction d'une école financée par une association française. Chaque été, une équipe de jeunes, presque tous Blancs, arrivait de France. Nous étions les *toubabs*. À l'époque, je ne m'étais pas posée la question de la nécessité que des jeunes très motivés mais totalement incompetents en maçonnerie viennent de France pour aider à construire un bâtiment inachevé depuis des années. Des maçons, il y en avait sur place et nous travaillions avec eux. Finir la construction de l'école ne semblait pourtant pas un but partagé par tous les responsables locaux. Malgré tout, elle fonctionnait, *Inch Allah*. C'est à ce moment que j'ai découvert cette façon de vivre le présent et de concevoir l'avenir en mode *Inch Allah*. Si Dieu le veut, dans la vie, tout est possible et tout recommence chaque matin, selon Sa volonté.

Elle devait être souvent contrariée car j'avais constaté que des matériaux disparaissaient du chantier. Alors, ça traînait. Dans cet état d'esprit, une vision à long terme n'avait pas de

raison d'être. L'école sera construite, Inch Allah, d'ici un an, cinq ans, dix ans, et les enfants apprendront, Inch Allah. C'était vraiment loin de ma façon de penser, moi qui, sans cesse, me projetais dans le temps, plan, bilan, plan, bilan, plan. En six semaines à manier la truelle et gâcher le mortier, je n'avais pas réussi à comprendre la vie en mode Inch Allah. Cela me semblait être de la désinvolture. Ça m'agaçait.

Cinq ans plus tard, mon stage au Cameroun ne m'avait pas apporté une meilleure compréhension. Je suis arrivée dans une grosse bourgade en lisière de forêt. L'enseignement était aux antipodes de ce qu'on m'avait appris. Cinquante à soixante élèves s'entassaient dans la classe. Ils écoutaient le maître sans broncher puis répétaient la leçon à l'unisson. Les exercices suivaient, tellement ennuyeux. On était très loin des méthodes auxquelles je croyais. J'ai essayé d'autres formes d'exercices mais rien ne fonctionnait. J'étais déçagée et même vexée.

Le réel, je croyais que je pouvais le tordre par la force de ma volonté, mais j'ai rapidement compris que c'était plus compliqué que cela. Il s'obstinait toujours à avoir raison, le bougre! *Mais la vie, c'est comme ça, Maître Sonia, Inch Allah!* m'a dit un jour un gamin. Peut-être pour toi, gamin, mais moi, Sonia Deslandes, je ne pouvais pas imaginer que ma vie soit menée par le destin sinon tu aurais pu m'attendre longtemps dans les limbes, Jeanne.

Tu t'endors contre moi avec le bout de mon sein qui emplit toute ta bouche, rassasiée, épuisée par nos efforts il y a deux heures de cela pour que tu me rejoignes enfin dans la vie. Tes lèvres s'ouvrent et laissent s'écouler l'humidité de notre premier lait. Infiniment plus qu'un aliment, il est le lien que nous avons secrété l'une vers l'autre depuis tant de mois. Sans toi, je n'en aurais pas. Sans moi, tu n'en aurais pas. Nous sommes maintenant indispensables l'une à l'autre, pour la vie. Je passe mon doigt sur le colostrum qui perle au coin de ta bouche pour l'essuyer. Il s'étale sur la pulpe du bout de mon doigt, là où je ressens tout.

Ce que je ressens, c'est cette volonté d'avancer dans ma vie sans attendre que le destin daigne s'occuper de moi. Pourtant, j'y ai cru. Je me rappelle qu'à Dakar, la nuit de notre arrivée, sur la route de l'aéroport, j'ai abaissé la vitre de la portière du taxi. L'air était épais et chaud. Je voulais humer cette ville que je découvrais, sentir si elle pouvait répondre à mes attentes. Je rêvassais encore lorsque le taxi m'a déposée avec mes cinq colocataires. La réalité m'a rattrapée.

L'appartement était vide. Il y avait seulement un empilement de nattes dans un coin de la salle principale. Le frigo

était grand ouvert, à l'arrêt, vide lui aussi, sauf ce pack de bières sur un de ses rayons. Ce devait être notre cadeau de bienvenue, laissé par ceux d'avant. Six bières, une pour chacun, tiédasses presque chaudes. L'électricité était coupée. Heureusement, il y avait de l'eau. À minuit passé, l'accueil était rude. On ne maîtrisait rien du tout. Ça a immédiatement renforcé les liens dans notre nouveau club des six. L'appartement avait trois chambres mais nous avions disposé nos nattes dans la grande salle, pour être ensemble, se rassurer.

En attendant mon tour pour la douche, j'ai vu passer les silhouettes en tenues légères. Sans nous connaître, nous partageons déjà notre intimité. Ce fut d'abord Gwenaëlle, une grande perche avec des gestes de marionnette à fils, volubile dans l'expression du corps mais taiseuse de mots. J'étais certaine que les autres faisaient comme moi. Quand on ne se connaît pas, on se mate, on s'observe, on se jauge.

Noémie passa ensuite, toute nue, sans complexes, protégée par la pénombre. Elle était un peu rondelette mais avec des formes très harmonieuses et des seins comme de jolis melons. J'apprendrai bientôt qu'elle sortait tout juste d'une relation qui l'avait dévastée. Elle avait fui.

Noémie avait vécu ses premiers amours intensément, avide de découvertes et de sensations. Un soir de confidences, quelques mois après notre arrivée à Dakar, elle m'a raconté la merveilleuse douceur des caresses qui l'avait happée dans un tourbillon d'abandon, ces nuits où ils se parlaient en dormant, lovée contre lui, mi-éveillée, mi-comateuse, bercée par son souffle de dormeur, réveillée par la promenade de ses doigts sur son corps.

La chute avait été brutale lorsque l'amoureux s'était métamorphosé en jaloux suspicieux, aux aguets des messages qu'elle recevait, des regards qui se posaient sur elle. Il disait qu'elle s'habillait comme une pute. C'est fou comme ce mot peut être présent dans la bouche de certains mecs quand ils parlent des femmes. Est-ce la morale qui les obsède ou la transgression qui les excite? Lui, il disait qu'elle était impudique et provocatrice, qu'elle le faisait souffrir. Noémie ne s'expliquait pas son acharnement.

Depuis, elle avait compris que cette insulte vise à nous soumettre, nous les femmes, en nous collant une image négative. Nous sommes sur la défensive, soumises à leurs regards, à leurs choix. Ce mot proféré si souvent sur notre passage, sur celui de toutes les femmes qui l'entendent et le subissent, c'est la partie émergée du patriarcat, sa visibilité dans la rue. La répétition forge peu à peu les comportements. Combien de femmes se soumettent, de guerre lasse?

Ce type harcela Noémie de mises en garde et d'insultes, au nom de son amour infini pour elle, pour la sauver de tous ces salauds qui la convoitaient comme de la viande, il le voyait bien.

Ça a duré trois ans. Lorsqu'il a commencé à la battre, elle a craint pour sa vie et s'est sauvée sans laisser d'adresse. Il l'a cherchée partout. Ses parents ont été harcelés de messages pour qu'ils lui révèlent où elle s'était réfugiée. Ils ont tenu bon mais un jour, il est venu jusque chez eux et dans une rage folle, il a bourré la porte d'entrée de coups de pieds et de poings en hurlant pour qu'ils ouvrent. Barricadés, les parents de Noémie eurent la trouille de leur vie et ont porté plainte. Un tribunal a calmé le furieux mais Noémie se

sentait encore plus aux abois. S'il la trouvait, elle pouvait craindre le pire. Elle n'avait aucune envie d'être un de ces noms de victimes d'un féminicide que ses sœurs iraient brandir un 8 mars place de la République à Paris pour exiger que ces crimes cessent. Elle voulait vivre, simplement vivre, tranquille et sereine. Sa nomination en Afrique a été son issue de secours.

Moi, heureusement, je n'avais pas vécu cela. Pendant mes années d'études, mes histoires d'amour avaient toutes été belles. Belles mais éphémères. En arrivant au Sénégal, j'étais solo. Je me disais que je n'en repartirais peut-être pas seule. Ça a failli se réaliser.

Ce fut à mon tour d'aller à la douche. Je n'ai jamais vraiment aimé mon corps. Trop de fesses, pas assez de seins, le nez de mon père, la bouche de ma mère et les oreilles de je ne sais qui. Je me suis enveloppée dans mon paréo pour cacher mes formes et traverser notre théâtre d'ombres. Sommes-nous toutes et tous solos ? Dans un mois ou un an, qui sera la copine ou le copain de qui ?

L'eau de la douche était fraîche, trop à mon goût. J'ai rincé la sueur et je suis revenue sur ma natte. Samira s'est déplacée comme si elle glissait, fluide et silencieuse. Je guettais les garçons.

En se levant, Corentin s'est pris volontairement les pieds dans sa natte, a enjambé les nôtres en nous frôlant et en commentant la largeur de nos hanches qui l'obligeait à allonger le pas, tout bas mais suffisamment haut pour qu'on l'entende. On a pouffé. C'est ce qu'il cherchait. Faire rire les filles en se mettant en scène, c'est vraiment une technique de mec pour se faire remarquer dans l'idée d'en attraper une. Il y avait un coq dans le poulailler. Il prenait ses marques sans perdre un instant.

Samira n'a pas ri. En se faisant franchir, elle a rembarré le conquérant par un : *Tu te prends pour César ? Moi, je ne m'appelle*

pas Rubiconne! Si tu ne veux pas un coup de pied dans tes précieuses au passage, t'as pas intérêt à refaire ça. C'est à ce moment que j'ai découvert la Samira directe et féministe. Rubiconne, c'était bien envoyé! J'ai aimé le style. Elle sera ma pote.

Corentin a filé à la douche avant de revenir discrètement à son cou-couche panier, maté. Au passage, il avait gagné le surnom de César.

Le plus drôle ou le plus bizarre, c'est que ces deux-là vont finir par se trouver après s'être beaucoup chambrés. Depuis dix ans, c'est Samira et César, César et Samira avec maintenant Nathan et Inès. Comme quoi, rien n'est écrit d'avance.

Dimitri était le dernier. Dans le noir, il était nu mais je le distinguais assez pour remarquer ses belles fesses, fermes et musclées. J'ai toujours adoré le profil épaules-hanches en V.

Dim, très beau garçon!

Non, Jeanne, ton papa, ce n'est pas Dim. Pourtant, je l'ai aimé.

Le hasard nous avait donné le même niveau de classe. Pendant des mois, nous avons vécu côte à côte. J'étais séduite. J'essayais d'imiter son style, je reprenais ses expressions et ses accents de voix. Pour préparer la classe, nous avons tout le temps travaillé ensemble. Ça rapproche. Nous sommes devenus complices. Il me charmait mais il n'a pas fait le premier pas et Sonia, timide, si peu sûre d'elle, n'a pas forcé le destin. Ai-je des regrets ? Je voudrais dire que non mais c'est juste pour me rassurer. Je sais qu'au fond de moi, j'aurais voulu poser ma main sur sa main, mes lèvres sur ses lèvres. Dim a été cet amour que je n'ai pas réalisé.

Aux premières vacances de Noël, il est reparti en France, comme nous tous, chacun chez soi. À son retour, quelque chose avait changé. Il était devenu distant, s'enfermait dans sa chambre. Il lui écrivait beaucoup. En avril, elle est venue. Ça a été un coup de poignard pour moi mais qu'avais-je fait pour le retenir ? Rien. Si j'avais fait ce pas, m'aurait-il choisie ? J'avais tellement peur d'être repoussée que j'ai laissé passer les jours et toutes les occasions de le savoir.

En juillet, dès la fin des classes, Dim est rentré définitivement en France et je suis restée à Dakar avec mes regrets. Pour ne pas sombrer dans la mélancolie, je me suis lancée à corps perdu dans le travail. Si tu savais le nombre de livres de pédagogie que j'ai pu engloutir cette année-là ! J'ai passé mes soirées à préparer ma classe. Parfois, je saturais. J'avais besoin de prendre l'air.

Achevé d'imprimer en février 2023
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy

Dépôt légal : février 2023
Numéro d'impression : 301592
ISBN : 979-10-96468-80-5
Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert.